ISABELLE DE COURTIVRON

Mon illustre inconnu

Enquête sur un polygraphe de la Belle Époque



Isabelle de Courtivron

Mon illustre inconnu

Enquête sur un polygraphe de la Belle Époque

© Isabelle de Courtivron, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9290-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes nièces et petites-nièces :

Au Costa Rica: Carmen, Cristina et Margarita

En Amérique: Ava, Béatrice et Lara

En France: Aude, Charlotte, Emma, Laura et Lise

« Polygraphe : Ainsi nomme-t-on les auteurs auxquels une plume et un sujet suffisent pour écrire à volonté, car tant leur passion pour les mots les emportait, qu'à la grande époque des journaux et des revues, ils vivaient de leurs publications. » Introduction, Les Moutons électriques (2024).

« Même si ce genre ne gagnera le prix Goncourt, il aura distrait sans prétention. » Guy de Téramond, *Cinémagazine*, 1921.

PROLOGUE

L’imposante salle d’une célèbre université. Je suis assise autour d’une longue table, entourée de neuf hommes. Les fenêtres donnent sur le fleuve Charles : c’est le début de l’hiver, on ne peut plus admirer l’eau scintillante striée par les équipes d’aviron qui glissent avec les pelles qui fendent à peine l’onde. La pile des dossiers qui vont être discutés ce matin est considérable. C’est la réunion hebdomadaire du conseil des administrateurs qui prend toutes les décisions académiques importantes ; une fois par semaine, ses membres examinent les demandes de promotion et des titularisations d’un groupe de jeunes profs. Après de longues années d’un travail épuisant pour convaincre l’administration qu’ils méritent d’être titularisés dans cet institut qui se considère comme *Number 1*, ces enseignants sont arrivés à ce moment décisif de leur carrière où ils et elles seront soit pérennisés, soit rejetés sans pouvoir espérer mieux qu’un emploi subalterne dans un petit collège. Notre responsabilité est de discuter les pour et les contre de tous les CV empilés devant nous, ainsi que les nombreux documents qui les accompagnent. Puis de voter. Un des chercheurs qui va être évalué ce jour-là a publié une analyse historique, sociale et économique du tourisme en Europe aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. J’ai examiné ses articles et les recommandations du candidat, mais je n’ai pas eu le temps de lire son livre en entier. Celui-ci est posé au milieu de la table. Profitant d’une pause-café, je commence à le feuilleter et me retrouve au chapitre consacré à Nice.

Dans le journal *La Vie à Nice* du 5 septembre 1926, une page entière est consacrée à l’article « La Saison estivale niçoise », qui explique comment Nice est devenue une station balnéaire prisée dans les années 1920. Il est illustré par la grande photo d’un homme et d’une femme en maillot de bain et il est intitulé : « Nice : Comment le romancier Guy de Téramond en envisage le développement ».

Je reconnais cet homme. C’est mon grand-père, Guy. La femme, c’est sa fille Marguerite, ma mère. Cette photo, je ne l’avais jamais vue.

La fin de la réunion arrive enfin, je retourne rapidement dans mon bureau pour

essayer de trouver cet article de 1926.

C’est à partir de cette photo que j’ai découvert un grand-père que j’ai à peine connu, l’un de ces nombreux graphomanes parisiens qui écrivaient entre la Belle Époque et la Seconde Guerre mondiale. Un de ceux qui connurent leur heure de gloire avant d’être oubliés. C’est à partir de cette photo que je me suis aventurée dans l’histoire de la culture populaire, alors que pendant longtemps le rapprochement de ces deux mots avait été pour moi un oxymore.



Deux photos prises il y a plus d’un siècle : Sur la première, « le romancier » doit avoir la trentaine. On perçoit immédiatement l’aspect théâtral du personnage qu’il s’est construit. C’est un bel homme, il a d’épais cheveux noirs et porte une moustache impressionnante. Son regard assuré en dit long sur la notoriété qu’il assume fièrement. Il pose dans son bureau, une plume à la main, son regard se dirige rêveusement vers le lointain : c’est un moment d’inspiration. Des papiers

jonchent son bureau ainsi qu'une pile de livres qu'il a écrits. La façon dont il est habillé interpelle par l'aspect plutôt stéréotypé qu'il cultive. Si on regardait cette photo sans le connaître, on l'identifierait comme un écrivain du XIX^{E} siècle. Il porte une espèce de cape qui rappelle un peu celles qu'affectionnaient Balzac et certains artistes de cette époque.

La seconde photo accentue le côté « homme du monde ». Assis sur un fauteuil dans ce même bureau, il porte un monocle, un complet foncé bien coupé, une chemise blanche et une espèce de cravate-nœud blanche. Dans sa boutonnière, il y a une large fleur blanche, peut-être un camélia ? De nouveau, il regarde au loin : réfléchit-il aux phrases qu'il va couler sur la page, imagine-t-il les frasques prochaines de ses personnages ? Un poing serré sur un des accoudoirs du fauteuil, les pieds fermement plantés sur le tapis, tout en lui traduit son assurance et sa détermination. Les quelques gravures qui sont affichées sur le mur derrière lui font allusion à sa lignée aristocratique. Qui n'a jamais existé.

Sur les deux photos, on reconnaît le même tapis oriental, les beaux meubles anciens, la posture solide et l'élégance indiscutable du sujet. Et dans ses yeux étonnants de clarté, dans sa pose droite et fière, la représentation du pouvoir créateur qu'il revendique. Le jeune écrivain est à son apogée.

1.
LES DÉBUTS

François Edmond Gautier n'était pas né dans le milieu du Tout-Paris qu'il fréquenta avec assiduité pendant toute sa vie. Normand d'origine, comme Guy de Maupassant, Octave Mirbeau et Jules Barbey d'Aurevilly, il était né en 1869 dans une famille bourgeoise, les Gautier, qui s'établirent à Paris. Une de ces nombreuses familles où les hommes travaillaient et les femmes étaient « sans profession ». Son père, Paul Edmond Gautier, était employé au ministère des Finances et de sa mère, Adèle Rose Marie Durécu, on sait seulement qu'elle était la petite fille d'Abel Le Creps, un homme politique, député, maire de Caen et propriétaire du château de Mathieu. Le couple avait trois garçons, Edmond, François, et Christian. Le premier deviendrait écrivain et le second ténor d'opéra – deux frères qui allaient connaître la célébrité dans la société parisienne de leur temps. Christian, le troisième, suivit le modèle familial bourgeois et choisit de devenir avocat.

Edmond et François Gautier : deux grands gars, nés l'un en 1869, l'autre en 1876, intimidants par leurs impressionnantes carrures, leurs regards pénétrants et leurs amples moustaches. Très jeunes, ils se détournèrent des métiers respectables que la famille Gautier leur réservait. Malgré la désapprobation de leurs parents, chacun choisit une direction artistique. Ces deux frères deviendront connus sous les pseudonymes de Guy de Téramond et Paul Franz.

Edmond se libéra le premier de son médiocre milieu bien-pensant : il voulait être poète. Sa famille l'avait poussé vers le droit, mais il fut licencié rapidement de son premier emploi, car il ne s'occupait que des poèmes qu'il écrivait. Il tourna alors le dos à ses parents pour faire ses premiers pas dans le monde littéraire où il avait résolu de percer. À vingt-deux ans, il publia *Des Vers de 20 ans*, petit recueil enjoué, voire coquin, chaque poème s'adressant à une partie du corps de la femme. Ce recueil fut préfacé par un auteur à la mode, Pierre de Lano, nom de plume d'un journaliste et écrivain populaire (Jean Pierre Augustin Gueheneuc de Lano). À vingt-six ans, il demanda à de Lano une autre préface pour son deuxième texte, *Au Pays des Lettres*, publié en 1895. Un recueil de nouvelles